

## Grincher à la Broquille (1)

Plusieurs vols retentissants ont eu lieu dernièrement dans les bijouteries. Leurs vitrines, de tout temps, ont attiré les malfaiteurs. Les mémoires du célèbre Vidocq, le roi des voleurs, dont nous reproduisons ici un extrait, révèlent quelques-uns des trucs ingénieux, jadis en honneur dans sa corporation... Ils paraissent anodins auprès des brutalités meurtrières d'aujourd'hui!

Les Grincheurs à la broquille sont une variété de détourneurs, ils exploitent les bijoutiers. Si ceux-ci veulent être à l'abri de leurs atteintes, ils devront avoir les yeux toujours ouverts, et leur montre ou vitrine toujours close. Malgré ces précautions, le bijoutier peut encore être volé, et voici comment:

Un broquilleur adroit examine du dehors une épingle de prix placée à l'étalage, et il en fait fabriquer une toute semblable par un bijoutier affranchi; puis, après, il vient marchander celle qui est convoitée, et comme le prix, quelque modéré qu'il soit, lui paraît toujours trop élevé, il rend au marchand l'épingle qu'il a fait fabriquer et garde la bonne. Il est inutile de dire que le numéro, la marque, l'étiquette, et jusqu'à la soie qui l'attache, sont parfaitement imités.

Souvent, encore, deux femmes, dont la mise est propre, quoiqu'un peu commune, se présentent pour acheter une chaîne. Elles sont longtemps à trouver du jaseron dont la grosseur leur convient; mais, lorsqu'elles se sont déterminées, elles veulent savoir combien de tours la chaîne devra faire; pour en prendre la mesure exacte, l'une d'elles passe plusieurs tours du jaseron autour du cou de sa compagne, et, avec une petite paire de cisailles, qu'elle tient cachée dans sa main, elle coupe un morceau plus ou moins long, qui tombe entre la chemise et le dos. Cela fait, ces dames conviennent d'en prendre une longueur déterminée, donnent des arrhes et sortent; elles recommandent plusieurs fois dans la même journée ce vol, qu'elles nomment la détourné à la cisaille.

## GRINCHIR AUX DEUX LOURDES (2)

Un individu arrive, en 1812, ou 1813, à Hambourg; son domestique ne parle, dans l'hôtel où son maître est descendu, que des millions qu'il possède. La conduite du maître ne dément pas le discours du domestique, il paie exactement, et plus qu'à générosité; l'or paraît ne rien lui coûter. Lorsque cet individu crut avoir inspiré une certaine confiance, il fit demander son hôte, lui dit qu'il désirait acheter plusieurs bijoux, mais que, comme il ne connaissait personne à Hambourg, il le pria de vouloir bien lui indiquer le mieux assorti, le plus honnête des joailliers de la ville. Charmé de cette preuve de confiance, l'hôtelier s'empressa de faire ce que désirait son pensionnaire et lui indiqua le sieur Abraham Lévy. Le fripon alla trouver ce joaillier et lui commanda pour une valeur de 150,000 francs de bijoux.

Le jour de la livraison arrivé, le fripon, quoique indisposé, se lève cependant, et vient en négligé recevoir le joaillier dans son salon. Après avoir attentivement examiné les diverses parures, il les dépose dans un des tiroirs d'un magnifique secrétaire à cylindre

qu'il ferma avec beaucoup de soin, mais sur lequel, cependant, il laisse la clé; cela fait, il sonne son valet de chambre pour lui demander la clé d'un coffre-fort qui se trouve là. Le domestique ne répond pas, le noble personnage s'impatient, sonne encore. Le domestique ne donne pas signe de vie. Il sort furieux pour aller chercher lui-même la clé dont il a besoin.

Un quart d'heure s'est écoulé, et il n'est pas revenu.

—Il ne revient pas, dit le joaillier au commis dont il est accompagné, cela m'inquiète.

—Cette inquiétude se comprendrait, répond le commis, s'il avait emporté les bijoux avec lui, mais ils sont dans le secrétaire. Nous n'avons donc rien à craindre; patience, il peut avoir été surpris par un besoin en allant chercher son domestique.

—Ce que vous dites est vrai, mon cher Bracmann, c'est à tort que je m'alarme, répond Abraham Lévy. Mais cependant, ajoutez-t-il en tirant sa montre, voilà trente-cinq minutes qu'il est parti. Une aussi longue absence est incompréhensible. Si nous l'appelions?

Le commis se range à l'avis de son patron, et tous deux appellent monsieur... Point de réponse.

—Mais la clé est restée au secrétaire, dit encore le joaillier. Si nous l'ouvrons?

—Vous n'y pensez pas, monsieur Abraham! Et s'il rentrait et qu'il nous trouvât fouillant dans son secrétaire, cela ferait le plus mauvais effet.

Le joaillier se résigne encore; mais, enfin, n'y pouvant plus tenir, il sonne après trois quarts d'heure d'attente; les domestiques de l'hôtel arrivent, on cherche le seigneur, qu'on ne trouve plus; enfin, on ouvre le secrétaire.

Que le lecteur se représente, si cela est possible, la stupéfaction du pauvre Abraham Lévy, lorsqu'il vit que le fond du secrétaire et le mur contre lequel il était posé étaient percés, et que ces trous correspondaient derrière la tête d'un lit placé dans une pièce voisine, ce qui avait facilité l'enlèvement des diamants!

On courut en vain après les voleurs, qui s'étaient esquivés par la seconde porte de l'appartement qu'ils occupaient.

Les grincheurs aux deux lourdes escroquent aussi des dentelles de prix. Une adroite voleuse, la nommée Louise Lime, dite "La Liégeoise," plus connue sous le nom de "comtesse de Saint-Amont," lous, en 1813 ou 1814, l'entresol de la maison sise au coin des rues de Lille et des Saints-Pères. Cet entresol avait deux sorties: l'une, sur l'escalier commun; l'autre donnait entrée dans une boutique qui alors n'était pas louée. La comtesse de Saint-Amont fit apporter chez elle un nombre de cartons assez grands pour masquer cette seconde entrée. Tout étant ainsi disposé, elle se rendit chez un marchand, auquel elle acheta au comptant pour 40,000 francs de dentelles. Le lendemain, un commis lui apporte ses emplettes, qu'elle examine avec le plus grand soin; cela fait, elle prend le carton qui les contient et le place derrière les siens. Un compère, appâté pour cela, l'enlève et s'esquive. Pendant ce temps, la comtesse, assise devant un secrétaire, compte des écus. Mais, tout à coup, elle se ravise et dit au commis:

—Il est inutile de vous charger, je vais vous payer en billets de banque.

Elle remet les écus dans le sac qui les contenait et passe derrière les cartons. Le commis entend le bruit que fait une clé en tournant dans une serrure, il croit que c'est la caisse que l'on ouvre. A ce bruit, succède un silence de quelques minutes. Le commis suppose que la comtesse compte les billets de banque qu'il va recevoir. Mais enfin, ne la voyant pas revenir, il passe à son tour derrière les cartons et découvre le pot aux roses.

Les recherches de la police pour découvrir la fausse comtesse de Saint-Amont furent toutes inutiles; on n'a jamais pu savoir ce que cette femme était devenue. VIDOCQ.

(1) Terme d'argot qui signifie voler par substitution.

(2) Voler aux deux portes.

## Un Ami des Belles-Lettres

M. Mignard, avec sa grande barbe blanche très sympathique et ses petits yeux souriants derrière des besicles de modèle ancien, M. Mignard était un ami des belles-lettres.

Dans le compartiment de fumeurs où nous nous retrouvions chaque soir, entre Paris et Nogent-sur-Marne, je le voyais, tel Sylvestre Bonnard, tirer de son archaïque redingote un petit ouvrage relié en peau de veau et se plonger avec une volupté apparente dans sa lecture en marquant par ailleurs la plus profonde indifférence à toutes les futiles conversations des autres voyageurs.

Je voulais connaître le nom du livre qui le passionnait ainsi, et, m'asseyant un jour aux côtés du vieillard, je jetai discrètement les yeux sur la page qu'il était occupé à parcourir. Je constatai que c'était du latin. M. Mignard remarqua ma curiosité et m'interrogea:

—Parleriez-vous la langue de Cicéron, jeune homme?

J'ai fait du latin comme tout le monde et suis encore capable de traduire convenablement les locutions latines des pages roses du petit dictionnaire La-crème illustré.

—Je la parle, oui, monsieur; sinon comme Cicéron, du moins comme un modeste licencié es lettres...

(Il est beaucoup moins dangereux de déclarer au premier venu: "Je connais très bien de latin," que de se vanter malencontreusement devant un inconnu de parler couramment l'allemand. Parce que, si l'inconnu est très fort en allemand, il ne manquera pas d'éprouver aussitôt votre talent:

—Ach! schon lange haben sie nicht deutsch gesprochen?

tandis qu'on est à peu près sûr qu'un latiniste, même professionnel, n'engagera pas une conversation en latin).

—Vous parlez latin! En ce cas, mon petit, pourquoi ne faites-vous pas comme moi?

Il me tendit son livre.

—Je relis Tite-Live, mon ami: c'est l'idéal bain de repos pour l'esprit. Vous avez travaillé tout le jour, vous êtes las, voici le soir; pour quoi vous fatiguer encore à penser et à parler de choses inutiles, quand il est si délassant d'aller frapper à la porte du grand conteur, Tite, et de l'écouter? Croyez-en la vieille expérience de M. Mignard; lisez Tite, mon petit, lisez Tite!

Il disait Tite, Tite tout court, sans façon, comme font les familiers de M. Mignard Donnay, qui l'appellent Maurice—Maurice tout court.

M. Mignard reprit sa lecture et ne m'adressa plus la parole.

Le lendemain, quand j'entrai dans le compartiment, il était déjà dans son coin, si profondément absorbé qu'il ne leva pas même les yeux sur moi.

Mais, à la fin d'un chapitre, il brandit son petit livre et s'exclama, plein d'un juvénile enthousiasme:

—Ah! ah! jeune homme! Quintilien avait bien raison de le nommer le clarissimus candor!

Et, s'enfonçant dans ses coussins, il ferma les yeux, et se mit à murmurer? Clarissimus! clarissimus!... Et, quand il se fut un instant recueilli, M. Mignard reprit sa lecture.

Cette admiration sans bornes pour le grand historien me toucha et me fit réfléchir: après tout, n'étais-je pas un sot de ne pas profiter des beautés que le vieux M. Mignard trouvait dans son Tite, au lieu de passer chaque jour mon heure de chemin de fer à échanger de fades niaiseries avec mes compagnons de voyage?...

Une lecture sérieuse ne me ferait pas de mal, et puisque, de l'avis de ce vieil ami des lettres, Tite-Live avait, d'incomparables qualités, je décidai de faire emplette d'une petite édition de ses œuvres. Mais le lendemain mes occupations m'empêchèrent de réaliser mon projet, et je n'eus pas le loisir d'aller chez mon libraire.

Le soir, M. Mignard m'adressa la

parole:

—Nisard a dit de Tite-Live, mon petit, qu'il est tour à tour chacun des personnages qu'il aime, et qu'il est Rome elle-même dans toutes ses fortunes, Rome, pulcherrima rerum!... Nisard connaissait son homme! Quelle sensibilité chez l'historien! Que de charme chez le conteur!...

Je l'interrompis:

—Vous m'avez converti, monsieur Mignard. J'avais l'intention d'acheter aujourd'hui un Tite-Live.

M. Mignard prit un air grave.

—Vous voulez acheter un Tite-Live! Prenez garde, mon ami, prenez garde! On n'achète pas un Tite-Live comme on achète une paire de bretelles!...

—Qu'entendez-vous par là, cher monsieur Mignard?

—Il existe, mon petit, une bande d'éditeurs mercantiles et sans scrupules qui se sont permis d'imprimer Tite-Live avec une désinvolture outrageante, sans prendre même le soin de relire leurs épreuves, sans vérifier l'orthographe, et poussant l'audace jusqu'à orner le texte d'une ponctuation criminellement fantaisiste!

La voix de M. Mignard tremblait.

—Prenez garde, jeune homme, prenez garde! J'ai rencontré des éditions à bon marché où des mots étaient changés! où des paragraphes étaient supprimés, et d'autres ajoutés! Ce n'était plus moi Tite!...

L'émotion du pauvre M. Mignard était à la fois comique et poignante. On sentait que le vieil érudit, qui croyait le texte de son Tite par cœur, souffrait une sorte de martyre quand il voyait écorchée quelque chose du grand historien.

Il reprit:

—Ah! si vous voulez une bonne édition des œuvres de Tite-Live, une bonne édition des œuvres du vrai Tite-Live, je vous en indiquerai une, moi: c'est celle de Seigneur et Couturant, parce il y a à peine un mois chez Rotrou, rue Jacob, Voilà un chef-d'œuvre de soin, de composition, de mise au point et d'érudition! Elle est chère, direz-vous, mais qu'importe! Qu'est-ce que deux cent cinquante francs pour posséder une édition qui soit digne de lui! N'hésitez pas, jeune homme: il y a des dépenses qui sont nécessaires dans la vie. Allez chez Rotrou dès demain; dites, si vous voulez au cours de la conversation, que vous venez de la part de votre ami, M. Mignard... On me connaît.

De fait, à quelques observations de détail supplémentaires—sans grande importance—qu'il ajouta à sa déclaration de foi, je crus comprendre que l'honorable M. Mignard devait toucher une légère commission sur la vente des éditions de luxe de la maison Rotrou, rue Jacob; et d'ailleurs, pourquoi nous permettrions-nous de demander aux amis des belles-lettres un désintéressement qui n'est plus guère à la mode?...

GILBERT-BLAISE.

## Un Film Très Intéressant

Une telle quantité de gens se sont rendus au Théâtre St. Charles cette semaine pour voir la grande vue cinématographique des "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse" que la direction a jugé nécessaire de retenir cette production une semaine en plus.

"Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse" est la reproduction cinématographique du livre du même nom par Vicente Blasco Ibanez, de grand auteur qui au cours de la grande guerre a écrit trois romans qui ont eu dans le monde entier un grand retentissement, non seulement pour leur valeur littéraire, mais aussi pour l'énergie avec laquelle le grand romancier défendait la France et les Alliés.

Le roman des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, dont l'action se développe autour de la première bataille de la Marne, obtint comme on se le rappelle un succès, aussitôt qu'il fut mis en vente, tel qu'un grand nombre de critiques des Etats-Unis déclaraient qu'il fallait remonter à de nombreuses années pour retrouver en Amérique un pareil succès littéraire.

# CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

BERENGARIA ..... Oct. 29  
AQUITANIA ..... Oct. 29 Nov. 12  
CARMANIA ..... Nov. 5 Dec. 2

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard, F. J. ORFILA, 205 rue St. Charles